

Vers I

# VERS I

## I/ MORT

### II/ À CELLE QUI FUT UN PEU COMME UNE MÈRE



*Cheval de feu dans le ciel, composition aux crayons de couleur  
© Xavier Hiron, 1986*

## Vers I

Le thème de la mort est entré de longue date dans l'œuvre de Xavier Hiron. Mais celui-ci semble prendre, au travers des pages qui vont suivre, toute l'intensité que mérite un tel sujet existentiel, humain et indissociable de notre acte de vivre. Ce qui en fait un thème poétique en soit. La mort prend aussi la forme d'un hommage à celle qui lui aura permis de trouver une place personnelle : c'est-à-dire d'exister en ce monde, et qui disparut en 2002.

### SOMMAIRE

VERS I	849
I/ MORT	849
247- Le thé (5)	849
249- Algue blanche (16)	850
250- Nos vies (15)	850
252- Mort rêvée (22)	851
253- Cimetière (24)	852
689- J'attendrai cette mort (16)	853
705- La tête éparpillée (19)	853
759- Je voudrais m'en aller I, II et III (40)	856
762- Le rire est la force des dieux (44)	857
778- L'image arc-boutée (17)	858
783- Affection mortelle (32)	859
790- L'amour - la mort : réponse à Pierre Chabert (24)	860
794- Homme saoulé de nuit (18)	861
800- Surnuméraire (35)	862
867- La morsure (25)	863
869- Rallume ta lumière (12)	864
900- Un vieux monde s'effrite (44)	865
924- L'accompagnante (17)	866
II/ À CELLE QUI FUT UN PEU COMME UNE MÈRE	866
Exergue	867
661- Les vieilles travailleuses (48)	869
807- Chanson : plagia de forme et de pensée I (42)	870
866- La chanson du secret (39) <b>diffusé</b>	871
894- Retour vers ton immeuble (48)	874
897- Elle a dit à la nuit (26) <b>diffusé</b>	874

## Vers I

898- À la veillée funèbre (46)	876
904- Enfin, tu es arrivée là (41)	877
907- Ta tombe était déserte (14)	878
908- Maintenant, tu t'étoiles dans ta nuit (13)	878
920- Ainsi (33)	880
967- Je me souviens des nuits (32)	881
1057- Ce que m'évoque la pluie (25)	882
1015- La grande ode finale (20)	883
1014- Retour vers ton cimetière (29)	884

(le titre des poèmes étant placé en fin, ceux-ci peuvent débiter en décalé)

**Qu'elle exprimât le tendre  
Désenchantement de la ruche  
Ou la mélancolie nocturne  
D'une errance accablée.  
Ou les galets qui s'accumulent  
Sous une lune blanchie.**

**Ou bien qu'elle exprimât  
Le meilleur de son cœur  
Qui s'exhume, parfois  
Au sortir de l'oubli :**

**Ce que je retiens d'elle  
De sa fermentation crédule  
Est ce moment, précisément  
Où roulé par les cimes  
J'en vins à m'échouer  
Sous l'arc azuré de ses rives...**

**663- Qu'elle exprimât le tendre (16)**

Frange nocturne © Xavier Hiron 2022



*Qu'elle exprimât le tendre, carte-poème en résidence n° 9  
fichier numérique retouché © Xavier Hiron, 2021*

Vers I

VERS I

I/ MORT

Voir dans le thé  
Le dessin de la nuit.

Dieu qu'une larme est belle  
Lorsqu'elle s'enorgueillit  
De rides éventuelles !

247- Le thé (5)

J'aime les jours comme une pomme.  
La pluie tel un navire. Le bleu, l'hiver.

J'aime l'abeille comme une étoile.  
Puis ce chant sourd quand on les gronde  
En ce tonnerre constellé.

« L'amour porte la mort de ceux  
Qui entrent bien dans le désir des choses. »

Ton sein est un pétale  
Buvant le lait suave  
Pareil à la rosée.  
Ton sein s'est mis à palpiter.

Algue blanche  
Lorsque tu connaîtras

## Vers I

Moins qu'une goutte d'eau  
Sur le rire des fleurs  
Ta mort se mettra à briller.

### 249- Algue blanche (16)

Les chevaliers ont une naissance.  
La leur est noble, la leur est fière.  
Qu'attendais-tu pour ton salut ?

Il est des vies fort tenaillées  
Par le brouillard et par les brumes  
Se faisant un cocon de la chaleur des nêfles.

Il est des vies qui bien se tordent.  
Docilement - il était temps - coulées  
Dans le dédale des années.

Et toi - toi ! -, comme une balle.  
À peine finie, pas arrivée  
Comme l'errance d'un baiser.

Les chevaliers ont une naissance.  
La leur est noble, la leur est fière.  
Qu'attendais-tu pour ton salut ?

### 250- Nos vies (15)

Mort réelle, mort rêvée, si peu les sépare. Si peu  
Qu'on aimerait sur l'une jeter la présence de l'autre.  
Et sur l'autre, la magie de son double.  
Ne serait-ce plus sage s'il en était ainsi ?

## Vers I

C'est l'invite au voyage qui dispose du cœur  
De son fardeau de pluie. Des couloirs, des allées  
Dans des jardins légers, imprègnent nos folies.  
Et quelle étrange et langoureuse marche  
Tout au long des cyprès ! Quelle odeur de silence  
Quand passe auprès du corps le corps de nos aînés !

Dédale d'herbes rares. Comme au tréfonds d'un lac  
Rencontrer plus qu'Orphée. Une dame des eaux  
Endormie et tranquille. Rencontrer son sourire  
Sa douceur dénudée, et presque la goûter.

Elle, tellement jeune  
Que l'on voudrait la vivre encore !

C'est l'invite légère qui conduit au plus vite, au plus loin.  
Déposséder le jour en son très long vertige.  
Ne pas avoir connu le jardin suspendu.  
Dire sous la chemise une fleur de regret.  
Se voir au bout des choses, déjà, se voir abandonné.

Mort rêvée. Si belle... Aujourd'hui salutare.

252- Mort rêvée (22)

Puisque.  
Puisque la mort sait clore  
Au terme des espoirs  
Le délire des hommes.

Puisque la mort les cloue  
Couchant dans un fracas  
Aux creux des sépultures  
Leurs dépouilles frileuses.

Puisque la mort est belle  
Que repose ma chair  
Sous l'habit d'un rocher

## Vers I

- seul et nu cimetière  
au trône des montagnes -.

Je veux qu'elle y reçoive  
L'alarme du vent.  
Qu'en elle soient versés  
Tous les sels d'une pluie  
Sous l'ardeur d'un printemps.

Que là, elle se glace  
D'une bourrasque de neige  
Pour que pleuvent sans cesse  
Sur mon corps amoindri  
Toutes les intempéries  
Dont s'habillait une âme.

253- Cimetière (24)

J'attendrai cette mort qui m'attend. J'attendrai.  
Longtemps elle attendra, et longtemps j'attendrai.  
Patiemment, nos désirs s'uniront, tendrement  
Ainsi qu'une aile frôle sa maison de mille ans.

Son jardin pourpre et rouge s'impose, fulgurant.  
Sa pesante parure de silence et de temps  
Dans sa désuétude de vivant, alors serait  
Malgré le vent, tel un long règne absent.

Mais est-elle si douce, cette mort ? Est-elle  
Comme un baiser d'amants ? Et cette mort farouche  
Rieuse ou insoucieuse, mène-t-elle au levant ?

J'attendrai cette mort qui m'attend.  
Et longtemps, très longtemps, j'attendrai qu'elle lève  
En pleurant, vers mon cœur qui s'apaise  
Tout un cœur sans tourment. J'attendrai cette mort

## Vers I

Dans les replis du temps, confuse, qui m'attend.

689- J'attendrai cette mort (16)

La tête éparpillée par des vallées occluses  
Et le corps amoindri dans la chambre recluse...

Entendre que se meurt quelque part à nos pieds  
Le village englouti aux légendes almées.  
Le brouillard porte loin l'odeur des feux de bois  
Où se perd et s'étirole, souvenir d'un émoi  
La source des couleurs, funeste farandole.

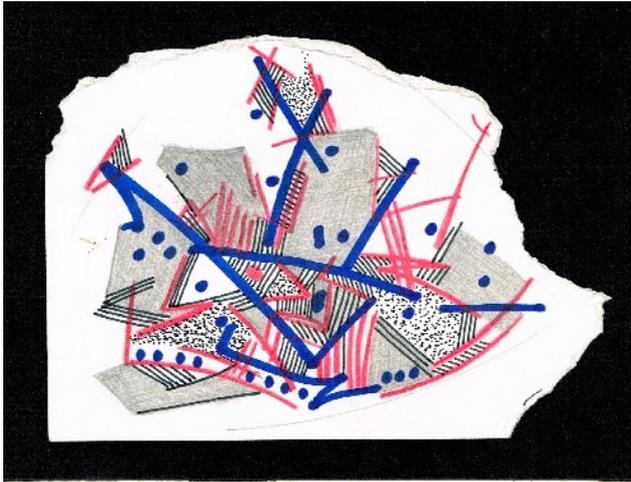
Voir ainsi la détresse, l'eau vive des semeuses.  
La grêle énonce aussi ses fantasques terreurs  
Par tous les doux reliefs prestement redoublés.  
Et ses propres espaces, sous des cieux enrobés  
Atténuent pour la vie le poids de nos erreurs.

Entendre que se meurt ce village attendri.  
Puis voir sous l'onde belle voler une tendresse  
Où semble mise l'heure, l'austère enchanteresse.  
Des mots sonnent et roulent. Leurs murmures perdurent  
Qui comptent à mi-voix quelques rares épures.

Car les mains des poètes, libres, vers des soleils  
Longtemps flottent encore après qu'ait chu leur mort.

705- La tête éparpillée (19)

Vers I



*Composition graphique rouge et bleu sur papier déchiré*  
© Xavier Hiron, 1982

I

Je voudrais m'en aller demain.  
Suivre de routes en chemins  
Une déclivité. Demain  
J'aimerais sentir ce parfum

Du mauve perdu sous les pins.  
J'aimerais suivre le lapin.  
Le faisan courroucé, en vain  
De voir le temps s'enfuir au loin.

J'aimerais honnir ce mot : « faim »  
Et voir la source, entre mes mains  
Couler claire, comme un festin  
Coule sur le monde serein.

## Vers I

Mais tout ceci, c'était hier.  
Chaque heure passe, grave et austère.  
À chaque jour sa beauté fière  
Que nul ne verra plus demain...

## II

J'aimerais m'en aller au loin.  
Car ce seront d'autres beautés.  
D'autres fées électricité  
Qu'on nommera Modernité.

Où seront routes et chemins  
Inclinons vers le matin ?  
Où seront mis tous les parfums  
Du mauve pâle des jardins ?

Il n'y aura plus de lapin  
Ni faisan courroucé au loin.  
Et le temps fuit, triste coquin  
Doucement vers nos lendemains.

## III

Il souffle un feu de cheminée.  
Sa flamme, un peu, et sa ramée  
De mèches bleues sifflent. Aimez  
Ce feu riant de la flambée.

Car j'entends, tête dans les mains  
Ce qui se dit de moi demain.  
« C'est un poète, ce cher ange  
Qui chante de sa voix étrange.

Et sa chanson glisse et dérange  
Tous les chemins, les toits, les granges.

## Vers I

Et ainsi va jusqu'au matin.  
Car il s'est en allé demain. »

759- Je voudrais m'en aller I, II et III (40)

Le rire est la force des dieux.  
Les hommes n'en n'ont pas en eux  
Autant. Et nous n'étions heureux  
Plus pâles qu'un oiseau affreux.

Car nous fûmes remplis d'effroi  
Sous des vallées d'orages froids.  
Et là, entendîmes leurs voix :  
Était-ce hier ou autrefois ?

Nous assistâmes aux ébats  
Frileux et gourds, longs doigts des bois  
Des branches nues que le vent ploie.  
Était-ce hier ou autrefois ?

Nous entendîmes les ruisseaux  
Cachés sous leurs costumes d'eau.  
La verdure tel un manteau  
Nous fit un abri de roseaux.

Et nos corps jalousaient bientôt  
La fraîcheur des marais, sitôt  
Baignés d'amour, de nudité  
- chaleur humide de l'été ! -.

Était-ce hier ou autrefois  
Cette myriade, nos émois ?  
Les dieux avaient force gagnée  
Tout en chassant d'autres gibiers.

Mais ces rires, hommes sachez  
Qu'ils divagent aux vents damnés.

## Vers I

Et quand surviennent nos années  
Leurs griffes dehors, acérées

Sur nous griffonne le remord  
Comme un prélude de la mort.  
Nos vies déroulent sur l'autel  
Leurs rires, ô préludes mortels !

Était-ce hier ou autrefois ?  
Nous étions jeunes, pauvres rois.  
Aujourd'hui, comme un désarroi  
Nos gestes semblent maladroits.

Et c'est justice si les dieux  
Ricanent haut en leurs hauts lieux.  
Nous entendions siffler leurs voix  
Sans connaître ce que de droit.

Et nos vies s'écoulaient ainsi  
Comme un bonheur volé, chéri.  
Perdu dans des embruns, sans voix.  
Était-ce hier ou autrefois ?

762- Le rire est la force des dieux (44)

L'image arc-boutée sur le flanc des collines.  
Le talent en excès, l'œil blond qu'on imagine.  
Par-delà les fourrés, la puissante machine.  
Dans les airs, un planeur qui traverse la bruine.

L'humide frondaison sur le palier des cimes  
Et ce message rond qui appelle la dîme.  
Tous les passants abscons... Ce passager des vignes  
Qui d'un tel unisson se montrerait indigne.

## Vers I

Cet alliage de sons qui par le monde mime  
L'esprit consolidé de pleurs et d'aubépine.  
Ainsi que ce mignon visage que ravine  
Un astre irradié de perles très câlines.

Tout cela ne saurait être au sang qui ranime.  
Ces signes qu'il faudrait pour qu'un ciel s'imagine  
Être amour délivré, plaisir inanimé !  
Cette fureur donnée d'une fleur qui se livre...

L'image arc-boutée vit au flanc des collines.

### 778- L'image arc-boutée (17)

C'est à peu près huit heures en ma douce maison.  
Un vieux calme et des pleurs, de frileux horizons.  
Des bleus sereins et, sœur, un tranquille abandon  
Où l'on doit d'une peur se faire une raison.

Or je songeais à celle qui fit naître le son  
De cet instrument grêle, plus frêle qu'un jupon.  
Le vent, sa ritournelle, fidèle compagnon  
L'accompagnerait, elle, en lui donnant le ton.

Cette femme me hante, qui viendrait des marais.  
Qui serait souriante, ayant le pas pressé.  
De ses journées charmantes, aurait tout dispersé :  
Et son eau ruisselante et sa bruine d'été !

Elle serait si belle à vouloir s'envoler  
Sa robe et sa dentelle claquant au trébuchet.  
Et s'agiterait telle une aurore fanée  
Distribuant le sel, cet or des condamnés.

## Vers I

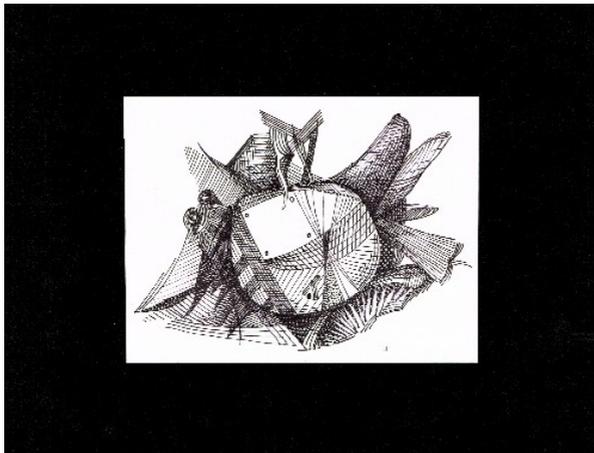
Elle viendrait toujours aussi forte et almée  
Qu'un oriental sourd à nos rimes passées.  
Et tiendrait ce discours, ésotérique et gai :  
Comme le vent, comme l'amour, ou comme l'araignée.

Et nous serions par elle au ciel transfiguré  
Emmenés. Nous serions tels des enfants guerriers  
Dissipés sans appel en cendre et en fumée.  
Être amants sous son ciel, sous ses vastes nuées !

Et nous serions, disons, bien empêchés de vivre  
Sans préméditation. Car d'amour serions ivres...  
Nous pourrions, nous saurions chanter comme une grive  
En donnant la leçon du grand froid et du givre.

Mais pour l'heure s'avance, moi, couché comme un sage.  
Mon corps pesant son poids de mort et tout en nage  
Sous l'odeur de Provence... Et comme au Moyen-Âge  
Sur moi s'allongerait... Et elle aurait mon âge.

783- Affection mortelle (32)



*Composition de la marée, encre sur carton couché © Xavier Hiron, 1994*

## Vers I

L'amour enfin dit à la mort :  
« Ne donnerai plus qu'un remords.  
La soupe à l'âme qui ravit  
D'être vivant dans ton grand lit.

Et de tourner ma face vers  
Tous tes décors et leur avers.  
Dansez, ô vierges des maisons.  
Ô mouches sales des coronas.

Et venez voir si l'édredon  
Glisse bien aux pieds moribonds.  
Venez à lui, ô soupe froide :  
Vos souvenirs sont presque roides.

Dansez, ô femmes d'horizon.  
Ô soleils purs de ma façon.  
Le grand écran de noir sublime  
Tombera dans l'ère du crime. »

Ainsi parlait l'amour célèbre  
Et qui chantait sous la ténèbre.  
Portant sa lumière de feu  
De jeunesse et de tendre adieu.

Et la mort, comme une voleuse  
- éternelle, impure voleuse -  
Dut repartir vers les cieus morts  
En cachant des yeux son trésor.

790- L'amour - la mort : réponse à Pierre Chabert (24)

Homme saoulé de nuit et du vent des chemins  
Voici passé le temps de tes tendres destins  
Quand la lumière chante et construit ses desseins  
Et qu'il qu'un ange n'est plus, nourri de ton chagrin.

## Vers I

Car la vie qui s'emplit au-dehors des poumons  
N'est qu'une simple brise, ésotérique héron  
Voletant, magnifique, et plongeant l'aviron  
En plein ciel. Puis soudain resurgit l'horizon !

L'horizon de tes rêves est bien ce rêve abscons.  
Aujourd'hui et demain se mêlent de saisons.  
Car tu voulais un ciel plus clair et plus fécond  
Et l'avion couleur miel sonne comme un clairon.

Mais la vie passagère ignore ce juron.  
Certes, la vie s'étire et s'enflamme en ton nom.  
Car elle est tel un sang, une larme sans fond.  
La vie pourtant puissante est sage et sans façon.

Et bien qu'amène et tendre et frêle et sans désir  
Cette vie belle parfois mérite de guérir.

### 794- Homme saoulé de nuit (18)

Un ciel fondu à sa garrigue.  
L'inoubliable cimetièrre.  
L'eau qui roucoule est une gigue.  
Est-on surnuméraire ?

Or des senteurs acidulées  
De chèvrefeuille et de laurier  
Me montent aux narines.

Dessous leurs arcades de plâtre  
Sous de vastes lueurs d'albâtre  
Des cuisines s'affirment.

Ainsi je puis fondre mon ombre  
Aux milliers d'insectes sans nombre  
Dévalant du soleil

## Vers I

Qui se retire. Oh, lui, qu'il fonde  
En ce ciel gris : lavande et ondes  
Entachées et rebelles !

Et sous la main du vaste ciel  
Moi, j'erre ainsi, au vent qui sonde  
Son poignet me brisant.

Mon cou vers la terre plié  
Telle une bête condamnée  
Par un bourreau puissant.

Lui me force à bien regarder  
À sentir, à vivre, à aimer  
Cette grave douceur

Qui vit pour que soient partagées  
Parmi les grands aulnes glacés  
Oh, toutes les odeurs

De vivre et d'amours calcinées !  
De rayons et de fleuves nés  
Pour périr sous nos heures !

Un ciel fondu à sa garrigue.  
L'inoubliable cimetière.  
L'eau qui roucoule est une gigue.  
Est-on surnuméraire ?

800- Surnuméraire (35)

Tu en reviens toujours à la même : cette vie  
Dont tu rêvais. À ces jours se levant, tel un emblème  
Et qui seraient toujours, lorsque tout t'abandonne  
Aussi froids que la nuit qui porte ses blasphèmes.

## Vers I

Tu rêves donc au flux de rondes de bohème  
Et qui serait plus lent, bien plus qu'il n'est conté.  
Il est pourtant parfois plus tranquille qu'une onde  
Et qui résisterait à la vague qui sonde  
Aussi bien le tréfonds que tout ton air ambiant.

Tu rêves donc ainsi, et rêveras toujours  
Bien que te heurte en plein ta réalité sourde...  
Ton grand chaland s'en va sur un long miroir gris :  
Sa chaleur et l'ennui, comme un matelas gourd  
Où s'ankyloseraient tes nuits à l'infini...

Et coule encore un fleuve, et coulera toujours.  
Et encore, et encore, puis encore et toujours.  
Tu y puises pourtant plus d'un trésor de cour  
Quand tu ramènes à bord tes épaves comptées :  
Elles qui à vau-l'eau s'en vont, tel un tissu défait...

Tu auras beau te plaindre et regretter l'amour  
Ton lot est celui-ci et c'est celui des jours.  
Tes réussites, des échecs, et tes échecs, des blessures...  
Alors, pourquoi gémir ? C'est ton lot quotidien.  
Car oui, la vie est belle, c'est une femme sans parure.

Mais c'est surtout à l'âme une immense morsure !

867- La morsure (25)

Rallume ta lumière et redeviens joyeux.  
Essue de l'atmosphère tes rires malheureux.  
Distille tes paupières, tes échanges sérieux.  
Cet atome de verre et ce cristal heureux  
Sur la verrière jouent, tel un écrin d'adieux  
La musicalité imberbe de tes vers.

Et au-delà du verre et au-delà de Dieu  
Qui est pensée austère et vieillard malicieux  
- ce mendiant séditieux -, il te faudra admettre

## Vers I

Que nous n'appartenons ni aux désirs des sphères  
Ni au miraculeux. Mais bien - et il faut s'y résoudre -  
Aux vers de notre terre et aux flammes des cieux.

869- Rallume ta lumière (12)

Un vieux monde s'effrite  
Et un autre s'éveille.  
Et sous les cendres du premier  
Ne restent que les miettes  
D'un univers ancien  
Que le souvenir guette.

Car non, on ne doit pas  
Chercher à s'attacher  
Aux choses du passé.  
Et non, on ne doit pas  
Vivre d'une allégresse  
Toujours immodérée.

Non, pas aux choses...  
Mais aux personnes ?  
Car au lointain, parfois  
Leurs silhouettes résonnent  
Et se perdent enfin...  
Et avec elles, toujours  
Ce sentiment crucial  
D'appartenir à un  
Vaste monde pérenne.

Sous sa croupe de fer  
Rien ne résistera.  
Et avec lui s'éloignent  
Les olifants de ta jeunesse...

D'autres se lèveront  
Dans la pénombre blême

## Vers I

Où nous étions, jadis  
Inondés de lumière.  
D'autres seront fragiles...  
Ils seront comme nous :  
Deux sous pour une étreinte  
Prête à se libérer.  
Et au moindre remous  
Ils se déliteront  
Et tombés à genoux !

Mais enfin, ils seront  
En leurs têtes suprêmes.  
Et eux n'abdiqueront  
Que si on les maudits.  
Alors, un monde enfin  
Serait-il à renaître  
Quand nous serions demain  
Nous-mêmes à disparaître ?

### 900- Un vieux monde s'effrite (44)

Nous chantons quelquefois une même chanson  
Et nos vers isolés enflamment l'horizon.  
Une chanson de vie, d'amour ou bien de mort.  
Que pourrait-on en dire, et qui serait plus fort ?

Car c'est à peine si la lune nous répond  
À nous, à nos multiples injonctions.  
Car il y a ainsi, sous maintes plaines d'or  
Des rêves qui tiraillent l'âme un peu plus fort.

Et nous passons nos jours à attendre ce port.  
À construire un pays qui naviguerait fort  
Entre le fleuve et l'eau. Et sans le moindre effort  
Nous passons doucement d'une rive à la mort.

## Vers I

Nous passons doucement et parfois sans remord  
D'une clairière austère à un pâle décor.  
Mais sans que l'on devine si cela est à tort  
Ou si cette illusion changerait notre sort...

Cette chanson humide est notre réconfort.

### 924- L'accompagnante (17)

**Alors tu es venue, portant ton ombre de midi.  
Le satrape te regardait. L'air qui fluait au ciel  
Jetait un bruit de rame et son odeur de sel  
Grise lui survivait. Aux rives des Falaises  
Le sable chaud cougeoie. Et sur la plaine ambrée  
Où tes brebis paissaient, une crécelle bruissait.**

**Plus tard, les dents blanches de ton sourire  
Répondirent aux doux remous qui nageaient  
Dans cette cruche où toute une flottille aurait pu accoster.  
Car des navires gisaient, au loin, par paquets  
Tel un tendre duvet. Et ce lin qui flottait  
Autour de ton ardeur semblait les attirer.**

**La brise défilait, parfois. Alors, ton épaule giclait  
Hors du temps, et les huppés s'en inquiétaient...  
Or ce jour qui passait consentait quelquefois  
À voir surgir la nuit. Car en ces temps, la nuit  
Ni l'étoile du soir n'avaient pas plus de poids  
Que le souci d'une ombre, discrète et passagère  
Sous l'épaisseur exquise des greniers et des toits !**



693- Alors tu es venue (19)

Voilure © Xavier Hiron 2022  
(en résidence)

*Alors tu es venue, carte-poème en résidence n° 17  
fichier numérique retouché © Xavier Hiron, 2021*

## Vers I

### II/ À CELLE QUI FUT UN PEU COMME UNE MÈRE

Je dédie ce petit opuscule  
À celle qui me tend son sourire  
Depuis là-haut, depuis le ciel



*Lyslène Auberson à Yvoire, sur les bords du lac Léman © Xavier Hiron, 2000*

## Vers I

### Exergue

Des linges rêches et fripés  
Au blanc jaunâtre et défraîchi  
Pendent déjà à leurs balcons fleuris  
Dans la lumière énorme des six heures.  
Le vent est calme et incertain.  
Et le ciel a glissé, tout insidieusement  
Sous quelques masses cotonneuses  
Pour n'irradier personne.  
Ainsi iront les vieilles travailleuses.

Des eaux gargouillent aux fontaines  
Qu'elles iront puiser dans leurs vieilles bassines.  
Et toutes ces fleurs multiformes  
En grappes exploseront. Les phlox mauves riront.  
Les rudbeckias boiront aux bleus bouillons  
Que leurs doigts verseront. Et, machinalement  
Elles replaceront une pierre glissée.  
Caleront de nouveau des schistes délités  
Où trembleront leurs pas.  
Ainsi iront les vieilles travailleuses.

Puis des nappes cirées s'useront à leurs thés.  
Du bas de la vallée, des voix s'élèveront.  
Elles négligeront les bruits interminables  
Tintant sous l'encolure des animaux.  
Le vieux bouvier, au loin - une tache bleutée -  
Fauchera par les prés. Elles le salueront  
D'un geste mesuré et très large à la fois  
En relevant leurs dos courbés de sous les framboisiers.  
Ainsi iront les vieilles travailleuses.

Alors, le soleil plongera sous les crêtes des arbres  
En dissipant sous la noirceur des ombres  
La silhouette des mélèzes rouges.  
Ou bien celles des pins aux cimes déplumées...

## Vers I

Sous elles, les fleurs seront les reines  
Au royaume d'ardeur. Et les bourdons qui les butinent  
Ne seront plus au ciel que d'humbles visiteurs.  
Ainsi iront les vieilles travailleuses.

Aussi, avant que ne revienne la fraîcheur  
Les draps ayant séché, qu'elles devront dépendre...  
Ainsi que des corsages qu'elles plieront, méticuleusement  
Près de robes qu'elles mettront, ou plus tard ou demain.  
Ainsi iront les vieilles travailleuses.

Et nous qui les accompagnons, ici : modestement  
Et comme par hasard, pendus au coin de leurs veillées  
Saurons-nous jusqu'au soir en leurs cœurs conjuguer  
Quelques-unes de nos tendresses passées  
Parmi ce flot inerte de nos pensées ?  
Car dans ce large amour non encore abîmé  
Ainsi iront les vieilles travailleuses.

661- Les vieilles travailleuses (48)

\* \* \*

Chantez  
Parmi les anges et les blondes.  
Chantez le néant bleu du monde.  
Chantez les jours inanimés.

Chantez.  
Et pour penser que tout s'inonde  
Au blanc ramage des palombes  
Du seigle de sa liberté.

Avec inscrite sur les ondes  
Et parcourant ce sang immonde  
Sa noble vie ressuscitée.

## Vers I

Chantez  
Sous le drap bleui des secondes.  
Sous la pluie des baisers qui grondent.  
Qui ont plongé pour mieux voler.

Elle a brisé ce cours du monde  
Des êtres las qui ne répondent  
Et a bravé sa destinée.

Puis dans la joie de sa bonté  
Comme un matin, elle a chanté  
Les pages d'un livre envolé.

Chantez.  
Oui, chantez-la, cette faconde :  
Pour cette belle, cette Joconde.  
Ou pour mieux la réinventer.

Elle qui a quitté ce monde.  
Qui a brisé toutes les ondes  
Pour nous prouver sa liberté !

Chantez.  
Mais n'allez pas, non, lui répondre.  
Car sous la nuit qu'elle a vu fondre  
Dort une once de vérité.

Or donc, chantez  
Parmi les anges et les blondes.  
Chantez ce néant bleu du monde.  
Chantez ses jours inanimés.

Et espérez qu'elle s'inonde  
Au blanc ramage des palombes  
Du seigle de sa liberté.

Avec inscrite sur les ondes  
Et parcourant ce sang immonde  
Sa noble vie ressuscitée.

## Vers I

### 807- Chanson : plagia de forme et de pensée I (42)

Je t'ai dit un secret  
Un secret si souvent.  
Je t'ai dit un secret  
Qui a fui sous le vent.

La rose qui pleurait  
Ses larmes sous l'auvent.  
La rose qui pleurait  
N'avait pas connaissance  
De ce qui se tramait  
Sans elle, évidemment.

Aux journées de l'hiver  
Aux verves du printemps.  
Aux journées de l'hiver  
Il ne s'est arrêté  
Ni ici, ni souvent.

Il a plu un instant  
Avec avidité.  
Aux gouttes qui pleuvaient  
Nous avons écouté :  
Écouté ardemment.

Je t'ai dit un secret  
Et il s'est envolé.  
Je t'ai dit un secret  
Et ses magnificences  
En plein cœur de l'été.

Les insectes écoutaient  
Eux aussi, bruyamment.  
Les insectes écoutaient  
Et avec eux chantaient  
Le silence d'antan.

## Vers I

Je t'ai dit un secret :  
Il est déjà si loin...  
Si loin est ce secret  
Qu'une route a suffi  
Pour perdre son chemin.

Je t'ai dit un secret  
Un secret si souvent.  
Je t'ai dit un secret  
Qui a fui pour longtemps.

### 866- La chanson du secret (39) diffusé

Je t'ai dit un secret  
un secret si souvent  
je t'ai dit un secret  
qui a fui pour longtemps.

La rose qui fleurit  
ses brèves sans jamais  
la rose qui fleurit  
chéri, pas seulement  
ce que se brève  
sans elle, éternellement.

Aux jours des fleurs  
aux jours des fleurs  
aux jours des fleurs  
il me reste à dire  
il me reste à dire.

Il a été un instant  
cette année  
sans paroles qui pleuraient  
non sans paroles  
deux semaines.

Je t'ai dit un secret  
et à s'en emble ;  
Je t'ai dit un secret  
et sans magnificence  
un petit cœur de Pitié.

Les émotions dans l'air  
aux jours de l'été  
les émotions dans l'air  
et avec eux, éternité  
le silence d'été.

Il t'a dit un secret  
il est déjà si loin ;  
si loin est ce secret  
qu'une route a suffi  
pour perdre son chemin.

Je t'ai dit un secret  
un secret si souvent  
je t'ai dit un secret  
qui a fui pour longtemps.

XAVIER HIRON



THÉOPHILE GUYOT

*Je t'ai dit un secret, carte de vœux  
avec une photographie de François Cochard © Xavier Hiron, 2003*

## Vers I

Retour vers ton immeuble. Vers ton nid d'hirondelle.  
Et ce nid d'hirondelle est vide. Et comme à l'ordinaire  
Tes moulures serviles ricanent aux persiennes  
De ta place vermeille : indicibles merveilles  
Qui flottent doucement sur le lac et le ciel  
Bien au-delà du chaud tracé de l'horizon...

Que tu aimais ainsi bénir cette maison.  
D'ici, de ton balcon d'où l'hirondelle a fui  
Où croule ta chanson... Que nous aimions alors  
Regarder l'horizon. Et tout à l'unisson  
Nous rire des bourrasques, nous rire de nos noms  
Au souvenir fantasque et qui joue du clairon !

Car c'est toi qui m'appris à vivre ma vie d'ange.  
Née ainsi de mes frasques et né de ton emprise  
Nous volions aux journées leur goût clair de cerises.  
Et je volais moi-même - mais en songe, il est vrai -  
Bien au-delà du monde, du grand arc azuré :  
Sur ce Mont qui fut blanc, et qui, en majesté  
Fut blanc, évidemment, quand il ne fut pas blond  
Ou bien mauve ou bien rouge, ou violet ou marron.

Aussi m'as-tu appris plus que la vie qui compte.  
Je me souviens d'alors, de tes fondues chinoises.  
Tes confitures d'or. Tes soupes un peu grivoises  
Où flottait une ortie que nous allions chercher  
Tout au fond d'un ravin : aux pentes d'un ruisseau  
En deçà des chalets... Et chargés de ton eau  
Tout enrobés du ciel, des tendres arbrisseaux !

Je me souviens de l'aube à moitié morte. Des arbres  
Moisis et morts eux-mêmes. De tes veillées nocturnes...  
Et de l'appréhension soudaine des torrents  
Où la mort frappe encore, jusqu'au bord de nos tempes :  
Quand elle le souhaite, aux nappes de midi.

Ce printemps reviendra, je le sais. Et pourtant  
Tes fenêtres revivront, pleines d'un sourire moqueur...

## Vers I

Parfois, et puisqu'il le faudra ! Mais parfois seulement :  
Ainsi qu'une rieuse ramée de planètes en pleurs...  
Et tout cela, puis tout le reste, puisqu'il le faut ainsi !

Mais sous un ciel si pâle et si froid à mourir  
Que ta peau doucement avait banni son hâle  
Ton nid vide de toi restera... Car bientôt, plus d'hirondelle !  
Plus de vent, plus d'espace, ni plus rien qui rappelle  
Ce que ta vie était lorsque tu étais belle !

Ô ma tendre saison, toi ma tendre effacée.  
Ma charmante raison - ô toi, mon doux passé ! -  
Je te le dis à toi, plus qu'un ancien péché :  
Tu n'es plus et pourtant, si tu le demandais  
À moi, tout doucement, je serais le dernier  
Oui, de ta famille de cœur, ma pauvre inconsolée !

### 894- Retour vers ton immeuble (48)

Elle a dit à la nuit : « Tu es mon champ de blé. »  
Elle a dit au soleil que l'étang a gelé.  
Elle a dit au sourire qui fuit par la vallée  
Que le temps a jauni. Que l'esprit est un gai  
Polisson du dimanche. Et alors, sous le ciel  
Son bras ankylosé s'est posé. Le sommeil  
Au jugé est tombé et sa parcelle d'or  
Et de lumière mauve alors s'en est allée.

Et elle dort ainsi. Elle dort désormais  
Parmi les champs de blé, par les étangs gelés  
Et qui hier encore de leurs vœux appelaient  
La longue chaîne claire de ses belles pensées.  
Elle dort et la nuit avec elle s'est levée  
Et qui, en un éclair, avec le vent si gai  
Au loin, par les montagnes, au loin s'est éclipse  
Pour de nos rires vieux mieux pouvoir s'amuser.

## Vers I

Elle dort et la pluie alors s'en est mêlée.  
Et son parfum de fleurs à la nuit a donné  
Cette même ampleur vaine qu'ont les filles des prés  
Lorsque le sécateur cisaille dans la haie.  
La pluie s'en est mêlée - c'est un fait avéré -  
Et qui par sa douceur a la noirceur gommée...  
Et plus de champ ni plus de blé, ô grand jamais  
Ne sont réapparus. N'ont plus jamais grisé  
Ces journées aux saveurs dont tu savais parler  
Ni tout ce vain bonheur dont la nuit s'est jouée !

897- Elle a dit à la nuit (26)

Tout l'empire de ta présence  
S'effondre !  
Sous l'emprise de ton absence  
Sans nombre  
Voici venir le régiment  
Des ombres !

Ainsi va la vie des vivants  
Qui sombre.  
Et ainsi va le mouvement  
Qui gronde  
Quand la terre sans devenir  
T'inonde  
Du poids infâme des soupirs  
Du monde.

Aujourd'hui comme une prière  
Féconde  
La pomme roule jusqu'à terre...  
Et grave  
Je bannirai toute l'ivresse  
Qui plane.

## Vers I

Et demain sera une fête  
Infâme.

Mais pour l'heure tu es partie  
Ma fable.  
Et ton empire tout petit  
Affable  
Comme un roseau, comme une pluie  
De sable

Avec toi et sans tes amis  
Dérive  
Tel un long chagrin de l'oubli  
Qui prive  
Nos vies de ton sourire ami  
De jade.

Car tu t'éloignes dans la nuit  
T'évades  
Comme une enfant de paradis  
Sans bruit.  
Nous qui sommes tes invités  
- hélas ! -

À cette fête sans gaîté  
Sans vie  
Nous resterons à tes cotés  
Gentils  
Dans l'empire de ton absence  
Amie.

898- À la veillée funèbre (46)

Enfin tu es arrivée là  
Où tu as toujours voulu être !  
Face à ce petit bois où il s'enclave, ce moulin  
Rose et à peine odorant de ta jeunesse !

## Vers I

Derrière ces champs bombés aux rainures discrètes  
Où il courrait tantôt, ce lapin malhonnête  
De tes anciennes Pâques égrenées...  
À l'orée du village où tu venais chanter  
Et prier quelquefois. Et où, souvent  
Toute jeune écolière, tu te livrais entière  
Aux froides bises de l'hiver.

Et moi je suis venu à pied, parcourant ta moisson.  
À pied, comme tu le faisais  
Suivant ta sœur aînée, guide de tes journées.  
Serpentant sur la mare, sous les pluies verglacées.  
Or donc je suis venu devant toi qui reposes :  
Beauté inaltérée, ta pierre au ciel dressée...

La grille de l'enclos et deux grands cèdres noirs  
Posent autour de toi. Et tout cet univers  
Est le tien, désormais. Et lui qui m'accompagne...  
Et j'entends de ta voix l'écho intarissable  
Qui traîne des sous-bois vers tes racines d'ombre.  
Et de vagues enfants devineront le sombre  
De tes pas gris sans nombre...

Ainsi je suis venu dans ta lumière :  
Économe, dispendieuse, je ne sais pas.  
Baignée d'un gris immense cependant.  
Et d'une joie qui pleure, mais à peine pourtant  
De sa tristesse contenue...

Mais non, je ne sais qu'en penser :  
Toi qui voulais souvent qu'une mort soit si gaie !

Je suis là désormais, en chair et en pensée  
Pour un temps qui viendra, et indéterminé.  
Certes. Car il sera joyeux, ce temps que tu voulais  
Baigné de tes années, de ta parole exquise  
- ta parole donnée - !

Car ce que j'ai vécu à tes vaillants cotés  
Et qu'il s'éloigne ou qu'il infuse tel un thé

## Vers I

Non, rien de tout cela, nul ne saura jamais  
Au cœur venir me l'enlever !

904- Enfin, tu es arrivée là (41)

Ta tombe était déserte et couverte de neige.  
Tes grandes cheminées criaient au vent d'hiver.  
Seule un peu de bruyère résistait aux prières  
Que devait faire pour toi le ciel. Tes nuages derrière

Plombés au gris violent. Tes paroles austères  
Qui parlaient ardemment... Car je n'ai su comprendre  
Ce grand espace vide. Pas plus que n'ai su lire  
À ta stèle immobile et muette pourtant.

Ni ne portant ton nom gravé sur le tombant.  
Et voilà qu'en hiver, sur le bord de l'abîme  
Je restai seul ainsi, tout en te regardant.

Non : car je n'ai su le dire  
Lorsque s'avancèrent vers moi tes forêts au levant  
Tout ce mal qui m'anime !

907- Ta tombe était déserte (14)

Maintenant, tu t'étiologies dans ta nuit. Ton souffle  
Meurt soudain à chaque instant où tu me parles.  
C'est comme un rire vain lorsque tombe une larme  
Qui coule de ta main aux ruisseaux de ton charme.

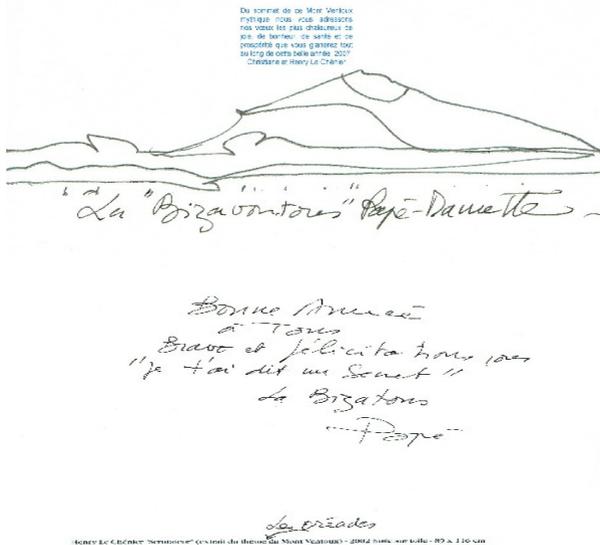
Et tu t'en vas en guerre, coulant vers d'autres armes.  
Et tu t'en vas ainsi, sans rien qui te retienne.  
Car tu es cette sainte et qui sa croisade délivre  
Aux quatre coins d'un monde où tu fus souveraine.

## Vers I

Et moi je suis resté à attendre des arbres  
Un signe qui, un peu, secouerait tout l'azur...  
Mais j'ai laissé filer le vent sous tes arcades.  
Et tel un sifflement des félins de l'Afrique

Se répandre ta plainte et tout geindre à ma place !

908- Maintenant, tu t'étoiles dans ta nuit (13)



**Henry Le Chénier, carte de vœux  
avec un dessin du Mont Ventoux © Henry Le Chénier, 2003**

Ainsi tu m'as laissé ce village endormi.  
Ces vieux cartons de ton enfance qui me sourient  
Parmi les arbres découpés dans du vieux bois  
Entre tes poules et un clocher aux couleurs d'autrefois.

## Vers I

Tout ceci me remet quelque temps en arrière  
Tandis que je vivais cet enfant solitaire.  
Car dans ce monde étroit que tu m'as fabriqué  
J'ai vécu bien longtemps avec félicité.

Je repense à cela, et avec du recul  
Malgré le temps qui passe, ce temps qui s'amenuise  
Je ne peux pas défaire ces souvenirs qui cuisent  
Ma mémoire d'argile, tel un mystère revenu.

Mes images sont pleines au soleil de midi  
De nappes immobiles et de rêves rassis.  
Le soir, parmi les pulsations d'étoiles, sans bruit  
J'entendais battre le cœur des requiem de ta nuit.

Puis je me réfugiais dans cet antre secret  
Où j'appris à laver de mon âme fluette  
Dans le ronronnement de ton bateau-lavoir  
Ce lourd tribut ancien, cette vieille défaite  
Que m'infligeait la vie il y a belle lurette !

Au matin, j'apprenais le chant des vignes claires.  
Je marchais et courais sur des montagnes gaies.  
En rêve je volais et sans la moindre peine  
Je plongeais au travers d'une idyllique plaine.

Et là je découvrais ce monde émerveillé  
Comme un ruisseau coulant le long de ta vallée.  
Puis dans cet univers, j'ai pétri des pensées  
Qui m'ont donné au cœur le courage d'aimer.

Je repense à cela, aux voyages grandioses  
Au fil de mes années... Et voyant défiler ces choses  
Je mesure en moi-même ce qui n'a pas de prix.  
Pour cela aujourd'hui, oui, je te remercie !

920- Ainsi (33)

## Vers I

Je me souviens des nuits que nous allions gagner  
Aux sommets agités de cols très enneigés.  
Sous la lumière des lunes, nous glissions  
En écartant le vent des lames frêles de nos joues.  
Parmi la nuit étincelante des étoiles mornes  
Nous glissions au travers des forêts de fauvelles.  
De leurs robes d'épicéas, leurs conifères saillants  
Sous des pelages d'ombre aux manteaux à paillettes.

Nous étions bien serrés, l'un à l'autre attachés :  
Deux à deux parmi les crissements plaintifs  
Des longs patins de fer de nos luges étroites.  
La nuit était tombée depuis ces heures fastes  
Dans un domaine de silence. Et là, glissant  
Suivant la sinuosité furtive des hasards  
Et ce long ruban blanc de tes routes gelées...  
Et ainsi s'en allaient, sous ta brise tremblante  
Ton long chemin de jais et ta neige galante  
Qui faisait un panache aux lisières tranchantes  
De l'immobilité de la forêt. Nous allions  
Parmi les sentes des grands cerfs : parmi l'hiver  
Où pleurait tendrement la descente des heures.

Lorsque nous rentrions aux chalets endormis  
Au large, tout alentour, c'était plus de minuit  
Et qui m'impressionnait : car moi, j'étais si jeune !  
Aujourd'hui, je regarde cette route éclatante  
Et son bitume noir, sa chaleur étouffante.  
Et le crépitement d'un été qui abonde  
Tend vers moi sa saveur, mais qui est décevante.  
Car, las, tu n'es plus là. Et le hameau de planches  
Vieilles, que tu gardais, jadis, en son vent d'autrefois  
Semble crouler, là-bas, comme sous l'avalanche  
Du concert de tes joies qui ne reviendront pas.

967- Je me souviens des nuits (32)

## Vers I

J'entends la pluie qui tombe, j'entends la pluie tomber.  
Son pas frappe le sol et mon toit est mouillé.  
Dans la pénombre tombent un à un tes baisers.  
J'entends la pluie qui tombe, j'entends la pluie tomber.

J'entends la pluie qui tombe, j'entends la pluie tomber.  
Surgissent ses langueurs, surgissent ses nuées.  
Et son grain est moteur de rêves cadencés.  
J'entends la pluie qui tombe, j'entends la pluie tomber.

J'entends la pluie qui tombe, j'entends la pluie tomber.  
J'entends d'elle que tombent ses gouttes de rosée.  
Dans la fraîcheur d'un soir finissant de l'été  
J'entends la pluie qui tombe, j'entends la pluie tomber.

Et me revient le temps où elle allait, courbée :  
Car c'était ma jeunesse, quand c'était sa vieillesse.  
Elle avait déroulé le cours de ses années  
Pour que me vienne un jour son image floutée.  
J'entends la pluie qui tombe, j'entends la pluie tomber.

J'entends la pluie qui tombe, j'entends la pluie tomber.  
J'entends ce vague à l'âme et son cœur altéré  
Vient du ciel se répandre auprès de mes mûriers.  
J'entends la pluie qui tombe, j'entends la pluie tomber.

J'entends la pluie qui tombe, j'entends la pluie tomber.  
Son pas frappe le sol et mon toit est mouillé.  
Dans la pénombre fondent un à un ses baisers.  
J'entends la pluie qui tombe, j'entends la pluie tomber.

1057- Ce que m'évoque la pluie (25)

Au rendez-vous du bois cendré  
Sous la neige au tapis épais

## Vers I

Sur l'étang blanc et abyssal  
D'un matin au calme banal

Le froid frappait la plaine hivernale  
Et la lueur au ciel était sale.  
Il y avait des pleurs tant et plus  
Des feuilles mortes et du tendre humus.

Au rendez-vous où tu m'attendais  
Le froid glissait sur ta joue gelée.  
Et le soleil, au loin, pâlisait  
Ta silhouette à jamais figée.

Et le divin s'en allait d'un pas sûr  
Comme un grand cerf étalant sa ramure.  
La blanche neige retombait à mesure  
Que ma belle âme avalait sa censure.

Et je voyais à travers la blessure  
Des troncs, des branches exemptes de verdure  
S'évanouir mon vrai sentiment pur...  
Et ton image, depuis lors, m'est un mur !

1015- La grande ode finale (20)

Deux ans déjà qui se sont écoulés...  
Deux ans déjà, et tout s'est effondré.  
Deux ans déjà, et sans félicité  
J'ai gâché le tocsin que la lune frappait.

Oui, j'ai gâché ma vie à vivre sans été.  
Et dans les pluies du nord, parfois, je me perdais.  
Et l'amour – oh, jamais ! - n'ai su sauvegarder...  
Deux ans déjà que tu gis, enlacée.

J'ai changé en lumière l'automne qui fuyait  
Et les crachins de mars qui au ciel s'en allaient.

## Vers I

Et je pensais aux vents comme à telle fusée  
Qui irait par le monde, comme pour m'irradier.

Et la moindre seconde fissurait ma fenêtre.  
Plus de deux ans passés, à vivre de la sorte :  
Comme un loup aux aguets, près d'une rive morte.  
Et je guettais ma proie. Mais celle des années

Non, je n'ai pas compris que c'était moi, soudain !  
Alors je suis rentré, et la nuit est tombée.  
La terre était superbe, car elle était gelée.  
Mon territoire clair au ciel s'est envolé.

Car les senteurs des fleurs toujours m'accompagnaient.  
J'ai œuvré tant et plus, tel un désespéré  
Cherchant encore au monde ma tendre destinée...  
Ou mon grain de folie, ma douce volupté.

Mais rien de tout cela, rien n'est plus arrivé.  
Je suis venu te dire que j'avais tout gâché.  
Mais il me reste, à tout le moins, que je garde caché  
Au fond de moi, sous la chemise, comme un trésor sacré :

À ton grand souvenir, ma vraie fidélité !

1014- Retour vers ton cimetière (29)

## Vers I



*Lyslène et Xavier dans l'appartement de Nyon  
avec mes deux frères © Nelly Spake, Noël 2004*



© Xavier Hiron, vers 1978